

# « Les musiques actuelles ne sont pas une priorité »

Entrevue avec Alain Frère, vice-président du Conseil général, délégué à la culture, au sujet de la baisse des subventions allouées aux différentes associations qui oeuvrent dans ce secteur. La baisse de recettes en droits de mutation est avancée par la collectivité comme explication première, mais n'y a-t-il pas par là aussi, des choix politiques ?

**Certaines associations promouvant les musiques actuelles dénoncent le retard de la Côte en la matière. Que répondez-vous ?**

Monsieur, moi je dois répondre aux souhaits de nos concitoyens et concitoyennes. La demande de musique actuelle dans les Soirées estivales est très limitée. Moi je sélectionne en fonction des choix qui sont ceux des communes. Les maires du moyen et du haut pays qui sont visés essentiellement dans les Soirées estivales, ne me demandent que très peu de musiques actuelles. Mais il y a des compagnies que nous aidons. Mais c'est vrai que ce n'est pas une priorité. Je l'avoue vraiment. Ce n'est pas une priorité car il n'y a pas la demande pour cela.

**Mais tout au long de l'année - tandis que les Soirées estivales, comme leur nom l'indique, se déroulent en été -, des associations ou autres, comme le Manca, aimeraient des soutiens plus francs de la part du Conseil général.**

Mais on ne peut pas faire plaisir à tout le monde. C'est un choix ! C'est mon choix, et surtout celui du président du Conseil général qui pense que nous avons d'autres priorités. C'est vrai, et je suis pleinement conscient de cela. Avec la crise, il y a eu une baisse générale des subventions. Pendant longtemps, on a aidé beaucoup le CIRMA (Centre de Recherche Musicale, organisateur à Nice du festival Manca, ndr), mais le choix de la date du festival Manca n'est pas bien fait. Faire le festival en même temps que C'est pas classique, lui enlève beaucoup.

**Mais lui dit que c'est votre manifestation C'est pas classique qui est en même temps que son festival.**

On ne peut faire C'est pas classique que lorsqu'Acropolis est libre. Donc, on nous impose des dates. Par contre, cette année, François Paris (directeur artistique Manca, ndr) sait déjà que notre manifestation est le dernier week end de novembre. Il lui appartiendra de faire son Manca quand il le souhaite, pour ne pas être contrecarré par C'est pas classique.

**Vous aimez la musique actuelle ?** Moi je vais vous dire, quand j'étais jeune, j'étais passionné de jazz. J'étais de mon temps. J'ai toujours été un médecin généraliste, et dû par là être à l'écoute des gens. Et je conçois que c'est une musique difficile. Si vous n'avez pas une oreille habituée à cette musique. C'est comme l'art contemporain. Il n'est pas figuratif, et si vous n'y êtes pas initié, eh bien c'est vrai que vous ne trouvez pas cette musique belle. Moi je la vois comme une sorte de géométrie dans l'espace, très intéressante, mais expérimentale.

**Pour la guitare acoustique, c'est pas pareil. Moi j'estime que lorsqu'il n'y a plus de mélodies, c'est très difficile.**

**Ce que fait le Manca, ce que fait, par exemple, Panda 06, et ce que fait le festival de guitare, ce sont trois choses bien différentes.**

La musique actuelle n'est pas forcément ma tasse de thé parce qu'elle est difficile à placer dans le moyen et le haut pays. Mais il y en a tout de même dans le cadre des estivales.



**En ce qui concerne la baisse générale des subventions, ce sont les transferts de compétence qui pèsent lourds ?**

Non pas du tout. Pour nous, Conseil général, la culture est une de nos priorités. C'est 1 300 000 euros pour les Soirées estivales. On a une diminution de budget, ça c'est indiscutable, mais cette année on l'a augmenté. On a maintenu C'est pas classique, et on n'a pas supprimé la culture.

**Cette vision de manque de soutien de la part de la collectivité existe chez les acteurs culturels en tout cas.**

Oui mais on peut dire tout ce qu'on veut. Est-ce que vous pensez que les communistes auraient voté le budget de la culture, si cela était vrai ?

On a enlevé Orféo, mais j'espère qu'on le remettra. Le président du Conseil général s'est trouvé devant des problèmes, il a fallu les régler.

**N'y a-t-il pas un glissement du culturel vers l'évènementiel ?**

Quelle fierté pour moi d'avoir un évènementiel comme les Soirées estivales. C'est formidable de faire plaisir à 250 000 personnes. Et la musique contemporaine est réservée à un petit auditoire. Mettre des sommes colossales d'argent pour des gens privilégiés, ce ne serait pas bien. Je ne suis pas réfractaire, mais j'ai des difficultés à écouter cette musique. Le président, il se dit : je veux faire plaisir au maximum de mes concitoyens, je choisis ceci, ou cela.

**Pour C'est pas classique, on a baissé le budget communication, qui n'atteint plus que 80 000 euros.**

Nous créons des évènements, effectivement.

**Mais ce que vous appelez l'évènementiel n'a pas touché le budget de petites associations. Et nous y consacrons 10% du budget culturel global.**

Mais l'évènementiel, c'est l'art et la manière de faire plaisir au maximum de gens. A tous les publics.

Propos recueillis par R.F.

## Réactions

L'interview qu'a bien voulu nous donner Alain Frère a suscité, quand nous l'avons faite lire, des réactions dans le monde artistique. Voici quatre d'entre elles que nous publions ici, dont, en premier, celle du directeur du festival Manca.

## L'épanouissement d'une société

Les pédiatres ont coutume de dire que l'on peut juger l'équilibre d'un enfant à l'aune de la répartition qu'il effectue instinctivement entre son monde imaginaire et son positionnement dans le monde réel. Un enfant est considéré comme très équilibré à partir du moment où son monde imaginaire débridé cohabite équitablement avec son appréhension progressive du monde réel et de ses contraintes sociales. Ces deux fonctions se nourrissent l'une l'autre, et de leurs développements consubstantiels dépend l'épanouissement harmonieux de ce qu'il est convenu d'appeler l'individu social. Ainsi, cet équilibre fondateur devrait pouvoir se développer tout au long de la vie et c'est la responsabilité des dirigeants politiques que de veiller à l'existence de vecteurs et de stimuli en nombre suffisant et varié pour assurer le développement harmonieux d'une société toute entière qui saura permettre à l'individu de conjuguer monde imaginaire et monde réel. De ce point de vue, une révolution (Tunisie, Egypte...) n'est rien d'autre qu'une explosion de l'imaginaire collectif trop longtemps méprisé, piétiné ou ignoré par des dirigeants politiques vieillissants et inconséquents.

La culture a un rôle essentiel à jouer pour le développement de l'imaginaire de chaque individu (et donc pour une part, un rôle essentiel dans son épanouissement). Pour autant, la Culture n'est pas, et loin de là, le seul vecteur du développement de l'imaginaire de chacun et il appartiendra aux sociologues de compléter la liste de ce qui nourrira l'imaginaire collectif.

Une certaine forme de culture, « celle qui sait » a vocation à utiliser des recettes qui ont fait leurs preuves en utilisant les acquis récents du marketing culturel (« folles journées de Nantes » par exemple) tout en exploitant jusqu'à la corde un patrimoine artistique validé depuis des lustres par l'imaginaire collectif. Dès lors, on peut parler de culture de masse dans le sens où l'on recherche des chiffres de fréquentation maximum en « faisant plaisir » à un public déjà conquis qui viendra non pas pour développer son imaginaire mais pour entretenir ses certitudes émotionnelles. De ces manifestations, point de surprise à attendre, même si elles sont très importantes pour amener de nouveaux publics qui, noyés dans la masse peuvent découvrir. L'autre forme de culture, « celle qui cherche » est beaucoup plus difficile à défendre

auprès des partenaires institutionnels dans la mesure où d'une part ses résultats chiffrés ne peuvent se lire et s'interpréter que sur le long terme et que d'autre part, comme toute démarche prospective, elle doit légitimement revendiquer le droit à l'erreur (le filtre de l'histoire n'ayant pas encore fait son travail). Ce que nous gagnons dans la connexion immédiate avec un imaginaire débridé issu, sans filtrage, de l'époque dans laquelle nous vivons, nous le perdons en « rentabilité » et en sécurité (il est parfois plus rassurant de s'asseoir dans un théâtre qui sent bon le velours usé !). L'homme curieux viendra interroger la création de son temps. Quant aux autres... « Seul celui qui ne sait rien le sait avec certitude » disait le vieux Fontane...

Renouveler et entretenir le patrimoine présent et à venir est une responsabilité majeure de toute société. Ne pas le faire serait irresponsable et condamnerait tout simplement cette société à la décadence. Loin de moi l'idée de condamner la culture de masse, elle est nécessaire pour séduire de nouveaux publics mais pas suffisante, car il ne faut jamais oublier que le patrimoine de demain se trouve dans les expérimentations d'aujourd'hui.

Mais après tout, on a aussi le droit de ne pas aimer son époque ; cependant, comme dit aussi le pédiatre à l'enfant qui refuse un plat en disant « c'est pas bon », il convient de lui répondre que s'il n'aime pas, ce n'est pas une raison pour dissuader ses petits camarades de le goûter...

**François Paris**  
Directeur du festival Manca

## La culture et l'événementiel

Le cinéma d'auteur et le cinéma commercial  
La musique concrète et la musique classique

Le théâtre d'avant-garde et le théâtre de boulevard

La liste est longue de ces batailles d'Hernani, inutiles et dangereuses.

L'Art et par conséquent la culture n'est pas un jambon, comme pourrait le dire Salvador Dali, que l'on découpe en tranches plus ou moins grosses, plus ou moins bonnes, plus ou moins chères...

L'Art et par conséquent la culture n'existe que par sa diversité et ne peut en aucun cas être mesuré à l'aune d'un nombre plancher de spectateurs, d'admirateurs.

Heureusement pour les Impressionnistes à leurs débuts, pour Robert Bresson toute sa vie, que le succès populaire ne fut pas le seul critère retenu pour juger leur talent.

Quand on sait que ses films comme ceux de Michelangelo Antonioni définissent un cinéma moderne dont l'influence sera immense et toujours d'actualité, il est bon d'être prudent et de ne pas ignorer de nouvelles formes artistiques comme la musique contemporaine quand on est une grande instance

publique comme le Conseil général.

Il est même de son devoir d'être attentif à toutes ces niches culturelles qui, certes coupées du grand public comme d'ailleurs les laboratoires des chercheurs, n'en construisent pas moins certaines formes artistiques de demain.

Et c'est bien ainsi que l'art évolue. Et la puissance publique se doit d'aider à cette évolution. Elle ne peut se cantonner chaque année à financer ce qui a bien fonctionné l'année précédente, fuyant l'innovation et restant bien dans les sentiers battus et rebattus.

Il est vrai que la recherche scientifique n'est visiblement plus une priorité dans notre pays. Les choix du docteur Frère vont dans le même sens en ce qui concerne la recherche artistique dans notre département. Derrière cette équation facile, démagogique et électorale, du plus grand nombre, c'est la vitalité, l'originalité, en un mot la création que l'on touche de plein fouet.

**Gérard Camy**  
Président de Cannes Cinéma

## Pour la culture populaire !

Alain Frère n'est pas un conseiller général parmi d'autres. Il est délégué à la culture pour les Alpes-Maritimes.

Il réduit pourtant les musiques actuelles, à de « la musique contemporaine, réservée à un petit auditoire » tout en avouant que « ce n'est pas [sa] tasse de thé. »

Compte tenu de ses fonctions, je m'étonne de sa méconnaissance apparente de l'originalité, mais aussi du dynamisme des Musiques Actuelles.

Il relègue tout ce secteur diversifié de la culture (jazz, rock, hip hop, électro, musiques traditionnelles et du monde...) à « une musique difficile » voire « expérimentale » pour ne pas dire élitiste sous le seul angle du peu d'attrait qu'elles lui provoquent.

Il se veut donc péremptoire quant à la façon dont seraient utilisés les deniers publics à destination de quelques « privilégiés », terme UMP qui stigmatise une « minorité culturelle ».

Il est aussi 3<sup>ème</sup> vice-président de la Communauté urbaine de Nice, délégué aux arts, à la culture et au patrimoine historique, et à ce titre a alloué la subvention scandaleuse (130.000 euros Ville de Nice et 15.000 pour NCA) à la société « Cathy Guetta » pour transformer le 7 août dernier, la pelouse du stade Charles Ehrmann en une immense boîte de nuit à ciel ouvert ! Une somme plus importante en une seule production (dont la qualité artistique peut être discutée) que pour toutes les associations qui s'occupent sur l'année des musiques actuelles à Nice... Sauf qu'en l'occurrence, nous avons affaire ici à une production commerciale de ce qui était jugé il y a encore peu comme de la musique expérimentale... De qui se moque-t-on ? Ainsi, la reconnaissance d'un style de

musique n'existerait qu'à l'aune de sa rentabilité commerciale, au mépris de la création artistique.

C'est la reprise en main, pour ne pas dire la censure, de secteurs entiers de la culture populaire. Or, celle-ci a besoin de s'exprimer dans toute sa diversité, par le soutien de l'ensemble des acteurs, des collectivités locales et de l'Etat, ce que seul le processus démocratique, lorsqu'il fonctionne, permet.

**Emmanuelle GAZIELLO**,  
Conseillère municipale de Nice.

## L'exemple de Stravinsky

Extrait de la longue réaction de Marc Monnet qui dirige le festival du Printemps des Arts de Monte-Carlo, que nous passerons dans son intégralité le 11 mars.

Il s'agit d'abord d'ouvrir une réflexion sur notre organisation de la vie musicale. Notre tradition française est pleine d'automatismes, que ce soit en terme de répartition de subventions, que dans la pratique des musiciens eux-mêmes. Le pire des raisonnements serait de s'appuyer sur une notion de « rentabilité », comme si l'histoire ne nous avait pas enseigné que ce sont parfois des travaux très isolés qui font l'histoire : je pense par exemple à Cézanne. S'il n'est pas question d'isoler la pratique musicale à un nombre réduit de personnes, il ne doit pas exister une culture du chiffre qui ne représente rien sinon le quantitatif opposé au qualitatif. Je donnerai un seul exemple et je pourrais en donner beaucoup d'autres. *Le Sacre du Printemps* de Stravinsky, quand il a été créé, fut un scandale énorme. Cette œuvre fit scandale car en rupture avec les idées dominantes de l'époque, mais l'œuvre avait sa propre force, et l'on assiste aujourd'hui un siècle après, à une diffusion massive de l'œuvre dans le monde entier qui passe comme une « lettre à la poste »... Il n'est donc pas envisageable de faire encore une fois la même erreur d'analyse opposant le nombre, à la contemporanéité. Ce n'est pas le quantitatif qui fait la culture, cela serait trop aisé ! (...)

Par ailleurs, les nominations des responsables se doivent de réinsérer des artistes dans les responsabilités, comme au temps de Haydn, Haendel, Berlioz ou Malher... et non plus en des gestionnaires de la culture qui souvent ne savent même pas lire une partition. (...)

Enfin, il existe un blocage des institutions dans leur répertoire. Pour les opéras, sur toute la France, et pour ce qui est de la saison actuelle, sur 100 opéras donnés, plus de 54% sont du 19<sup>ème</sup> siècle, mais 81% avant le XX<sup>ème</sup> et 3% pour la création !

**Marc MONNET**,  
Directeur du Printemps des Arts de Monte-Carlo

# Supection

Supection, que j'ai vu il y a deux semaines au TNN est pour moi à marquer d'une pierre blanche. Comparaison n'est pas raison, mais il était aussi important pour moi que Une femme à Berlin.

Ce spectacle est une combinaison splendide de trois éléments. D'abord, le texte, extrait de *Mémoires d'une teigne*, de Fabienne Renault. Ce sont avant tout des figures de monstres tendres, mais livrés sans concession. Des souvenirs d'enfance, de la vie de campagne, de province. Il s'agit de gens rencontrés, une ga-



Photo Giovanni Ghisellini Cesi

lerie de portraits courts, un tir de rafale dont résulte une sorte de tableau de l'humanité. Tout le monde, tous les caractères peuvent s'y reconnaître. Les textes sont durs, directs, tendus et denses.

Le deuxième temps, c'est celui du metteur en scène. En fait, je devrais parler du dé-

miurge, c'est à dire qu'il va s'emparer de ce texte et en faire d'autres propositions qu'une simple adaptation. Il s'agit d'Enki Bilal. Auteur et dessinateur visionnaire, Enki Bilal est considéré comme le plus grand ambassadeur français de la bande dessinée de science-fiction. Il s'installe en France avec ses parents à l'âge de 10 ans où il commence très tôt à se passionner pour le cinéma et la littérature fantastique. Observateur assidu de la société, Enki Bilal conjugue dans son œuvre, l'élégance du dessin avec une réflexion complexe sur le monde contemporain et l'avenir.

Il va, disais-je, s'emparer de ces textes et en faire « quelque chose d'autre », issu de son monde, de sa représentation : il va en faire un interrogatoire, mieux, un inquisiteur. Quelqu'un va dire ces textes, mas à celui qui conduit cet interrogatoire. Dès la première image, on est dans un univers de science-fiction, et pour qui connaît Enki Bilal, on est dans le monde d'Enki Bilal.

Et pour cela, il n'a besoin que de deux éléments : l'interrogateur, figuré par la projection sur un écran de la bouche de Jean Louis Trintignant posant sempiternellement des questions du style « Vous avez dit que... Vous confirmez, oui ou non ? » Renforçant le coté glaçant, les personnages dont l'interrogée va devoir reparler sont désignés non par des noms mais par des numéros.

L'interrogée, et c'est là le troisième élément, c'est Evelyne Bouix. Elle est revêtue d'une combinaison qui évoque l'univers carcéral, elle est installée sur une table en mouvement, questionnée par la voix. Et si cette table sur laquelle elle se trouve est bien celle d'un interrogatoire (pensant au roman de Pinget, je dirais volontiers un inquisiteur) ce qui est également une confession rappelle – en plus inconfortable, certes- le divan d'un psychanalyste.

L'univers sonore (Goran Vejvoda) nous enveloppe dans un bain d'étrangeté, nous perd dans nos repères cartésiens, nous accentue l'univers science-fictionnel (qui, au vu de la réalité ne l'est pas tant que ça) Est-ce que les plus intimes de nos pensées, pour avoir le droit d'exister, ne doivent-ils pas être soumis avant à la validité des autorités ?

Ce que j'ai trouvé de passionnant dans *Supection*, c'est qu'il se compose de portraits dignes de *La Comédie humaine*, il est mis en œuvre par un maître de l'image, joué par l'une de nos plus véritables comédiennes.

**Jacques BARBARIN**

(1) Comme l'écrivait Gogol dans *Le Révizor*, « Les autorités ont la vue fine! »

